

Or, si ce n'est pas là l'homme pourtant que l'on pense et que l'on veut suggérer quand on dit qu'il est absolu, qu'il a opté pour l'absolu, qu'il vit dans l'absolu, à quel autre type d'homme peut-on bien penser ?

On est saint dans la mesure où l'on aime Dieu, ce que Dieu seul connaît. Montfort apparaît comme un géant de sainteté. Est-il plus grand que tel autre qui n'eut que des vertus cachées, nous n'en savons rien. Il diffère des autres en ceci que Dieu voulut que, comme Jean-Baptiste, il fût, par toute sa personne et par toutes ses pratiques, un cri, et il le fut, non pas par passion de l'absolu, mais parce que la vue, conforme d'ailleurs à son génie qu'il avait de Dieu et des mystères du salut, était de ces choses qui se crient, qui vous bouleversent, et qui font trembler le pécheur. C'est ce que nous allons voir.

CHAPITRE XIX

MONTFORT, ESPRIT SUBLIME

La vue qu'il a de la grandeur et de la sainteté divine.

Comment cette vue le pénètre du sentiment de son néant et d'horreur pour lui-même.

A considérer comment Montfort crucifie sa chair, prêche la pénitence et exalte la croix, frappe de terreur son auditoire en évoquant les jugements de Dieu, on le prendrait aisément pour un esprit timoré qui, des Ecritures et des Pères, a retenu surtout les passages les plus sombres et qui, malgré sa tendre dévotion à Marie, conçoit le christianisme plutôt comme une religion de crainte que comme une religion d'amour. Il n'en est rien. Mais Montfort a l'esprit sublime. Il est naturellement porté à une religion d'adoration. Ce qu'il aime à contempler en Dieu, c'est avant tout ce qui jette dans l'admiration, le ravissement et l'extase : la transcendance, la majesté, la sainteté infinie, l'amour au-dessus de tout amour que Dieu a pour le bien suprême qu'il est lui-même, la gloire à l'insoutenable éclat. Son Dieu est d'abord celui d'Isaïe et d'Ezéchiel, des grandes visions prophétiques et de l'Apocalypse, le Saint d'Israël, le Trois-fois-saint, le « *Pater immensae majestatis* » de nos Te Deum, le Père saint, tout-puissant, éternel, des préfaces de nos messes, dont les Anges et les Dominations louent et adorent la majesté et que les Puissances elles-mêmes ne contemplent qu'avec un saint tremblement. Son premier mouvement en pensant à ce grand Dieu est de se prosterner la face contre terre et d'adorer (1).

(1) Ecoutez-le chanter « Les trésors infinis du Cœur de Jésus-Christ, de ce Cœur qui a tant aimé les hommes :

Je m'élève par sur moi-même,
Je monte jusqu'aux bienheureux
Et jusqu'au monarque suprême
Plus élevé que tous les cieux.
Anges, dites-moi, je vous prie,
Quel est ce grand brasier de feu ?

C'est le Cœur du Fils de Marie
Et du Fils unique de Dieu.
Chose étonnante, il s'humilie
Devant son Père à tout moment ;
Il loue, il adore, il supplie,
Il parle pour nous puissamment.

On peut dire de Montfort ce que le P. Amelote écrivait de Charles de Condren : « Le fond de son esprit était une continuelle adoration de la majesté de Dieu », et pareillement lui appliquer cette remarque du même P. Amelote :

« De cette pensée qui remplit l'esprit d'une auguste majesté il en naît facilement une autre qui nous représente Dieu digne de tout amour. Enfin, dans la vue d'une grandeur si aimable, il n'y a point d'abaissement auquel on ne se voulût réduire en sa présence. On lui offrirait volontiers tout l'être créé, en l'honneur du sien, et l'on se tient soi-même devant lui en esprit d'anéantissement ». (Bremond, L'Ecole française, p. 122).

De l'admiration des contemplatifs, le sulpicien Tronson, troisième supérieur général de la Compagnie, mort en 1700, avait dit :

« C'est un acte ou un état de l'âme, surprise par la vue des grandeurs de Dieu qu'elle contemple ; elle demeure comme en suspens. ... Elle est toute hors d'elle-même. Elle ne sait que dire, tant elle est remplie, offusquée, éblouie par l'éclat et la beauté des choses qu'elle envisage ».

Comment ne pas reconnaître cet état d'âme en notre saint, tel que Blain nous le montre déjà chez M. de la Barmondière et chez M. Boucher et au séminaire de Saint-Sulpice ? Ce n'est pas sans s'être informé auprès de divers témoins de sa vie que Grandet écrira en termes précis (p. 295) :

« Comme il savait que Dieu même ne s'occupe pendant toute l'éternité et ne prend ses complaisances que dans les grandeurs et les perfections de son essence, et celle de son Verbe, *in quo mihi bene complacui*, il était souvent si ravi et transporté hors de lui-même, dans la contemplation des beautés et des bontés de Dieu, que quelquefois dans ses méditations, il laissait échapper des transports et des élans d'amour, qui surprenaient ceux qui étaient autour de lui ».

Sans doute, il n'était pas tellement absorbé par la contemplation des perfections divines qu'il en oubliait ce qu'est Dieu à notre égard : notre Créateur, notre Sauveur, notre Providence, notre Père du ciel. Il avait le cœur aussi tendre qu'il avait l'esprit sublime, et ce n'est pas à lui que l'on pourrait reprocher le sublime peut-être trop intellectuel de Bérulle. La transcendance de Dieu ne lui en faisait que mieux saisir la condescendance. Si la vue d'un être aussi parfait et aussi digne d'amour dilatait son cœur

et le faisait exploser de joie, la pensée de ses bienfaits le touchait aux larmes. « On lui en a vu plusieurs fois des torrents couler de ses yeux pendant la célébration des saints mystères », écrira l'abbé Dubois dans sa lettre à Grandet (p. 479). Avec quel accent devait-il parler de la douceur de Jésus — comme il le fit à Saint-Laurent-sur-Sèvre, d'une voix brisée, dans son dernier sermon — pour que l'auditoire éclatât en sanglots ! Ne l'avons-nous pas vu, dans une autre occasion, tirer des larmes de tous les yeux en passant dans les rangs de l'assistance et en disant seulement, tandis qu'il donnait à chacun son crucifix à baiser : « Voilà votre Sauveur, n'êtes-vous pas bien fâché de l'avoir offensé » ?

« Monsieur des Bastières assure dans ses Mémoires, écrit Grandet (p. 297), qu'il l'a souvent entendu dire en chaire : Ah ! pécheur, ah ! pécheur, si tu savais combien Dieu est bon et combien il est aimable, tu ne l'offenserais jamais. Le plus grand des malheurs, c'est de ne vous pas connaître, ô mon Dieu, et le plus grand des supplices, c'est de ne vous pas aimer ».

C'est au moins à l'amour de reconnaissance qu'il aurait voulu amener les rudes pécheurs qui composaient généralement une grande partie de son auditoire. Il leur fait chanter les bienfaits de Dieu, le louer comme leur tendre père, leur bon pasteur, leur doux Sauveur, leur charitable médecin, l'hôte de leur âme, leur gardien attentif, leur ami secourable. Et il termine ainsi :

Dieu seul est ma tendresse,
Dieu seul est mon soutien,
Dieu seul est tout mon bien,
Ma vie et ma richesse.
Bénissons à jamais
Le Seigneur dans ses bienfaits.

Nous avons ses plans de retraites et de missions. Que de sermons sur l'amour que nous devons à Dieu et à son Fils pour leurs bontés ! Il veut que le pécheur converti puisse dire (Cantiques, p. 581) :

Grand Dieu, l'enfer ni le démon
Ne me font pas crier pardon,
Vous seul en êtes la raison :
C'est parce que vous êtes bon.

Mais il sait que, le pécheur, il ne pourra l'amener là qu'après lui avoir inspiré une crainte salutaire de ce grand Dieu. Aussi dans l'ordre de ses prédications, c'est Dieu qui vient en tête, et d'abord avec son existence, sa grandeur et sa justice :

Quis ut Deus ?

- 1° Dieu est, il faut le connaître et le croire.
- 2° Dieu est grand. Il faut le servir et l'adorer en esprit et en vérité.
- 3° Dieu est juste. Il faut le craindre d'une crainte filiale.
- 4° Dieu est bon. Il faut l'aimer de tout son cœur.
- 5° Dieu est véritable. Il faut croire et pratiquer sa parole.

Autre sermon :

O altitudo. 1° Point. Dieu est un être 1) éternel, 2) indépendant, 3) immuable, 4) infini, 5) tout-puissant, 6) beau, 7) bon, 8) terrible, 9) infiniment saint. Il faut le servir et l'adorer *in spiritu et veritate* sans partage et sans déguisement.

Point de sermons, point de cantiques non plus, contre les différentes sortes de péché, où il ne mette en face de ce grand Dieu, de sa sainteté, de sa justice et de ses terribles châtements, le mondain, le débauché, l'ivrogne, le blasphémateur, le scandaleux, le coureur de danses et de spectacles, le détenteur du bien d'autrui, l'usurier, l'avare, le chrétien honteux et lâche... Et quel roulement de coups de tonnerre que cette suite de sermons sur la mort, le jugement particulier et le jugement général, l'enfer avec l'évocation par le détail de ses peines éternelles ! Pour ne pas parler alors avec un accent qui pénétrât d'effroi, il lui eût fallu manquer à son propre génie, à cette fascination qu'exerçaient sur lui la majesté et la sainteté divines.

Le Christ lui-même, c'est sous son aspect le plus sublime et le plus accablant pour la raison humaine qu'il se plaît à le regarder, non pas d'abord le Rédempteur, mais la Sagesse Eternelle descendant au dernier degré des créatures intelligentes, prenant la forme d'un esclave et, entre toutes choses, choisissant la croix ; un Dieu se faisant homme et mourant sur un gibet, scandale pour les Juifs, folie pour les Gentils, mais puissance et sagesse de Dieu, anéantissement qui confond tout entendement, abîme qui donne le vertige. De ce Fils de Dieu incarné, rien ne peut lui voiler la « très sainte et auguste majesté », de laquelle il n'ose

approcher que par l'intermédiaire de Marie. Encore dans la très Sainte Vierge, est-ce la grandeur incomparable qui le saisit et le transporte. Sa mère, oui, elle l'est et il l'aime d'une tendresse à ne le céder à personne, mais, dans sa mère, c'est la Reine du ciel et de la terre, la créature unique, la toute belle, la toute sainte, la Fille du Père, la Mère du Fils, l'Epouse du Saint-Esprit, dont il ne peut rassasier ses yeux. « O chef-d'œuvre de la Toute-Puissance ! O hauteur incompréhensible ! O largeur ineffable ! O grandeur démesurée ! O abîme impénétrable ! » (2). La contemple-t-il dans son cœur, c'est « gravée avec des traits de gloire ».

Nous l'avons vu transfigurer les actions les plus vulgaires, leur imprimer un cachet de noblesse, de grandeur, de sublimité même. Tel on le retrouve partout. Sa pensée, ses propos tendent toujours à monter. Il ne respire bien que sur les sommets.

Ainsi, quoique ce grand pénitent n'eût jamais l'air triste et sombre et que, pour gagner les âmes à Jésus-Christ, il fût capable de tenir des conversations à la fois très gaies, très édifiantes et très amusantes et de répondre, en riant, par des morales très douces aux propos frivoles et aux chansons étourdies qu'on lui servait pour le taquiner, comme ce fut maintes fois le cas à la table de la jeune et sémiillante Mme d'Orion, châtelaine de Villers-en-Plaine, dont nous ne faisons que citer en propres termes les réflexions, on sait, pour l'avoir assez vu à Saint-Sulpice, que le badinage n'était pas son fait. Ce même homme qui ne trouve ni ses mots ni le ton pour dire des riens, le voici devant un auditoire de mission. Il ne plane pas au-dessus de cette foule composée presque en totalité de gens du peuple. Son langage est simple et rien de bien neuf en ce qu'il dit. Ce sont les sujets traditionnels ; il n'a pas à chercher ailleurs. Mais le sublime, le tragique, le pathétique de ces grands thèmes de la foi se sont emparés de lui, et avec eux l'esprit de Dieu. C'est bien plus que l'éloquence d'un maître de la chaire, c'est l'éloquence des prophètes. Blain ne nous disait-il pas que « sa voix, son visage, ses gestes, ses raisons avaient alors quelque chose de divin ? » Les auditeurs ont beau se raidir contre l'émotion, les larmes ruissellent, les sanglots éclatent au point parfois de lui couvrir la voix (3).

(2) « Vraie Dévotion » (8) et « Amour de la Sagesse Eternelle » (106).

(3) On pleurait sans y penser, sans s'en apercevoir, disait à Blain (ch. LXXI) le P. Vincent, capucin, qui avait longtemps travaillé avec l'homme de Dieu. Les

Nous avons dit ses grandioses cérémonies de mission. S'il n'a point son pareil pour monter ces spectacles, il excelle encore plus à y insuffler son âme. Rien de factice. D'une représentation il a fait une reviviscence. Chacun est atteint par le sens poignant du mystère. A La Chevrolière, au départ de la procession pour la plantation de croix, deux cents hommes se présentent pieds nus pour porter et escorter dans la boue glacée le glorieux et pesant trophée de Jésus-Christ. Et l'abbé Olivier ne nous a-t-il pas dit que, lors de la destruction du Calvaire de Pontchâteau, le beau Christ de bois ne fut pas détaché et descendu de la croix avec moins de respect, de tristesse et de sanglots que ne l'avait été autrefois à Jérusalem, au soir de la Passion, le vrai corps du Sauveur expiré ?

L'infini l'attire. Il aime les sens de l'Écriture qui plongent dans le mystère, le recul des temps aussi bien dans le passé prophétique que dans l'insondable avenir où tout s'achèvera, les visions d'éternité, le contraste des sommets vertigineux et des abîmes, en face de l'inaccessible transcendance du Trois-fois-saint le gouffre du néant de l'homme et du péché. Ses lettres ne font guère que glorifier la folie de la croix. Souvent l'esprit pétillait dans la correspondance de saint Bernard, mille détails délicieux et familiers s'y mêlent aux élévations mystiques. En lisant celle de Montfort on croirait lire du saint Paul. Entreprend-il d'écrire un ouvrage de quelque étendue, c'est pour exalter l'anéantissement de la Sagesse Éternelle incarnée et les incompréhensibles grandeurs de Marie.

On conçoit que cette vue sublime de Dieu lui inspirât un sentiment d'horreur et d'effroi à la pensée du péché. Les fautes

yeux trahissaient le cœur, en découvrant ses sentiments secrets. En un mot, je croyais voir un ange, en entendant parler M. de Montfort. Son visage enflammé découvrait par ses rayons, son amour embrasé. Sa langue n'était que l'écho de ce que le Saint-Esprit disait à son cœur; sa voix, ses gestes, son extérieur se ressentaient de l'union qu'il avait avec son Dieu présent et disaient que c'était Jésus-Christ lui-même qui prêchait par sa bouche. »

Au chapitre suivant (LXXII), le memorialiste raconte comment le P. Martinet, jésuite, et l'abbé Barrin, étant allés l'écouter et arrivant alors que toute l'assistance, sans exception, pleurait, se mirent en garde contre l'émotion. Ce fut en vain. Après une courte résistance, ils ne purent contenir leurs larmes.

Et ce don de toucher les cœurs, il n'avait pas attendu d'avoir fait ses deux mille lieues à pied pour l'obtenir du ciel. Chargé pendant son séminaire à Saint-Sulpice de faire le catéchisme aux enfants les plus dissipés du faubourg Saint-Germain, « il s'acquitta de cet emploi avec tant d'onction, de grâce et de succès, écrit Grandet (p. 15), que ses discours touchaient les jeunes gens les moins dociles jusqu'au fond du cœur; en sorte qu'après l'avoir entendu ils fondaient en larmes et donnaient des preuves d'une solide pénitence.

légères qui avaient pu lui échapper depuis sa petite enfance et le misérable fond de nature qu'il avait, comme chacun, hérité d'Adam lui donnaient une telle impression de culpabilité et de souillure qu'il se regardait comme le plus grand des pécheurs. A l'entendre, *sa propre volonté, quelque bonne qu'elle parût, était toute diabolique; c'était entre des mains criminelles que tous les jours au saint autel, il tenait le Saint des saints* (Lettre aux Filles de la Sagesse, 31 décembre 1715. Lettre à Marie-Louise de Jésus, 24 octobre 1703). Au soir de certains triomphes oratoires, c'est sur sa gorge *criminelle* qu'étendu par terre il ordonne au Frère Nicolas de lui mettre le pied. C'est parce que son sang est trop *criminel* qu'il n'oserait, quand cela serait possible, s'en servir comme d'encre pour écrire sa lettre aux *Amis de la Croix*; et si ces *Amis de la Croix* doivent se reconnaître tous pécheurs, tous dignes de l'enfer, il l'est, lui, plus que personne. De même « il ne trouvait jamais, dans le tribunal (de la pénitence), personne de si criminel que lui », écrira Mme d'Orion, qui ajoute : « Il était comme un ange envoyé de Dieu, au confessionnal ». Et que lit-on en tête du testament que, de son lit de mort, il dicte au P. Mulot : « Je soussigné le plus grand des pécheurs » ?

« Toute ma vie n'est que puanteur, écrivait dans son *Traité de la vie spirituelle* (ch. 11) saint Vincent Ferrier, avec qui il a tant de ressemblance. Je ne suis qu'infection dans mon corps et dans mon âme, tout en moi exhale une odeur de corruption causée par les abominations de mes péchés et de mes injustices ; et, ce qui est pis encore, je sens cette puanteur s'accroître en moi tous les jours et devenir de plus en plus insupportable ». Comment ne pas voir là chez un tel saint un charisme de l'apôtre populaire ? C'est pénétré ainsi de dégoût et d'horreur pour lui-même que Vincent montait en chaire pour annoncer les jugements de Dieu et produisait sur les foules un tel saisissement que parfois plusieurs de ses auditeurs tombaient en pâmoison. Prêchant en pleine campagne sous les murs de Toulouse, il évoque avec une telle puissance les assises du dernier jour que tout l'auditoire s'écroule à genoux en criant miséricorde. « L'endroit où se déroula cette sorte de répétition générale du jugement dernier, notait Georges Goyau, fut longtemps qualifié de vallée de Josaphat. Toulouse se souvenait d'y avoir frissonné ». Nous avons vu se produire à la parole de Montfort le même mouvement et s'élever la même imploration de pardon. Notre saint éprouvait-il comme physiquement, ainsi que Vincent Ferrier, cette nausée

de lui-même ? Quoi qu'il en soit, on peut assurer qu'il n'abordait pas en chaire ces sujets terribles, le jugement, l'enfer, l'éternité, sans être glacé d'effroi. Aussi, en lisant ses écrits, n'oublions jamais l'apôtre populaire. Même la plume à la main, Montfort reste l'homme de sa vocation, le prophète qui porte en lui la vision de la sainteté divine et, à cette lumière, n'aperçoit en lui qu'un cloaque (4).

Mais on se tromperait étrangement si l'on concluait de cette façon de parler de lui-même qu'il crût avoir, même une seule fois, offensé Dieu mortellement. Seulement, à ses yeux, l'offense se mesurant à la bassesse de l'offenseur et à la dignité de l'offensé, tout péché n'était-il pas digne des derniers châtiments, surtout chez un privilégié de Dieu ? Ses mains criminelles entre lesquelles il tenait à l'autel le Saint des Saints étaient, il n'en doutait pas, les mains d'un prêtre en état de grâce ; son cœur tout misérable qu'il était, il le savait, le sanctuaire de la divinité, la demeure où, par une faveur singulière, il pouvait contempler Marie.

Voilà ce qu'on ne pourra croire :
Je la porte au milieu de moi,
Gravée avec des traits de gloire,
Quoique dans l'obscur de la foi.

Et quels étaient ces trésors dont nous l'avons entendu parler dans sa lettre à sa mère, « trésors si grands que si on les connaissait Montfort ferait envie aux plus riches et plus puissants

(4) D'un autre apôtre populaire, saint Jean Eudes, un de ses biographes, le P. Emile Georges, écrivait (p. 378) : « Tout pénétré du sentiment de son indignité, il s'étonnait que la terre consentit à le porter, et que Dieu continuât à lui conserver l'existence ; bien plus il se considérait « comme un démon incarné », comme « un enfer plein d'horreur, capable de commettre tous les crimes ».

Quel contraste avec le petit carmélite de Lisieux ! « Je ne suis pas une sainte ; je n'ai jamais fait les actions des saints : je suis une toute petite âme que Dieu a comblée de grâces. Vous verrez au ciel que je dis vrai. — Mais vous avez toujours été fidèle aux grâces divines, n'est-ce pas ? — Oui, depuis l'âge de trois ans, je n'ai rien refusé au bon Dieu. (*Histoire d'une âme*, p. 266).

— Vous n'éprouvez pas le sentiment de ce solitaire qui disait : « Quand bien même j'aurais vécu de longues années dans la pénitence, tant qu'il me restera un quart d'heure, un souffle de vie, je craindrais de me damner » ? — Non, je ne puis partager cette crainte, je suis trop petite pour me damner ; les petits enfants ne se damnent pas (p. 263).

Ainsi, chez Thérèse, aucun sentiment d'être une pécheresse. Dieu l'a préservée. Elle n'en est que plus humble et plus touchée de la divine miséricorde. Au reste n'a-t-elle pas dit ailleurs que même si elle eût été la plus grande des pécheresses, elle n'aurait pas eu moins de confiance dans la miséricorde de son Père céleste ? Différence de vocation !

rois de la terre » ? Ce même homme qui vient de se déclarer, en tête de son testament, le plus grand des pécheurs et, se jugeant indigne de bénir le peuple qui ne cesse de se succéder autour de son lit de mort, ne consent à le faire qu'avec son crucifix, n'en voit pas moins le ciel déjà ouvert au-dessus de sa tête. Il chante :

Allons, mes chers amis,
Allons en paradis.
Quoi qu'on gagne en ces lieux
Le paradis vaut mieux.

Peut-être est-ce ce cantique et cette assurance qui mirent l'enfer en rage. A peine finissait-il de chanter qu'il tomba dans une sorte d'assoupissement ; puis, se réveillant tout tremblant : « C'est en vain que tu m'attaques, dit-il d'une voix frémissante. Je suis entre Jésus et Marie (dont il tenait en mains les images), *Deo gratias et Mariae* ! Je suis au bout de ma carrière. C'en est fait, je ne pécherai plus ». Et il expira paisiblement.